

**« Le Moyen-Orient, c'est le pays
des Mille et une nuits. »**

*L'Orient est une idée qui a une histoire
et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire
qui lui ont donné réalité et présence
en Occident et pour l'Occident.*

E. Saïd, écrivain américano-palestinien, *L'Orientalisme*, 1980

Le Moyen-Orient est le lieu du déploiement d'un regard occidental dès le Moyen Âge. Dans le cas français, depuis que François I^{er}, au XVI^e siècle, à la recherche d'un contrepoids à l'Empire de Charles Quint, recherche une alliance (les Capitulations) avec Soliman le Magnifique, à la tête de l'Empire ottoman en pleine apogée. L'orientaliste, terme qui surgit à la fin du XVIII^e siècle, est défini pour la première fois dans le dictionnaire de l'Académie de 1835 comme « celui qui est versé dans la connaissance des langues orientales : les langues ou mortes ou vivantes de l'Asie telles que l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le persan... ». C'est l'analyse de l'Autre musulman, qui est différent et qu'il faut, selon les périodes, convertir ou coloniser, mais dans tous les cas comprendre. Les images qui en découlent sont tantôt celles de la cruauté et du despotisme, tantôt celles des *Mille et une nuits*.

L'orientalisme français – mais une brillante tradition allemande existe aussi en parallèle, de même qu'un regard italien, en particulier à Florence – naît à partir du moment où Colbert, au XVI^e siècle, fait rechercher des manuscrits (la plupart se trouvent encore à la Bibliothèque nationale de France dans le fonds arabe et persan) et des antiquités orientales et

en voie des missions d'ambassadeurs. Le premier orientaliste français B. d'Herbelot écrit, sans jamais être sorti de France, *La Bibliothèque orientale* (1697), une forme d'encyclopédie de l'Orient publiée après sa mort et dont le sous-titre résume le projet : « Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient, leurs histoires et traditions véritables ou fabuleuses, leurs religions, sectes et politique, leur gouvernement, leur mathématique, leur morale, leur histoire naturelle... ». Elle exerce une influence considérable sur les intellectuels de l'époque depuis Voltaire jusqu'à Goethe, Chateaubriand, Nerval, Flaubert ou même Renan. Un élève de d'Herbelot, A. Galland, après de nombreux voyages au Moyen-Orient, commence dans les premières années du XVIII^e siècle les traductions de manuscrits de contes orientaux, les *Mille et une nuits* (le premier tome est édité en 1704). La publication des *Mille et une nuits* passionne le public et exerce une influence considérable sur la littérature française, accréditant l'image d'un Orient de luxe, d'amour et de volupté. Le succès des *Mille et une nuits* est foudroyant dans la société du XVIII^e siècle.

Une tradition de formation de passeurs culturels est ouverte lorsque Colbert installe, au cœur du collège qui est aujourd'hui le lycée Louis le Grand, l'École des jeunes de langues (1669), où les fils de commerçants ou de consuls (les deux fonctions pouvant coïncider) viennent apprendre le latin et l'arabe, le turc et le persan. Celle-ci est remplacée sous la Convention par l'École des langues orientales vivantes (1795) qui forme toute une génération d'orientalistes. Ceux-ci assurent, dans la tradition rationaliste du XVIII^e siècle, le recueil d'informations qui relèverait, en termes contemporains, d'une sociologie de terrain, et la construction d'un Orient souvent mythifié. Leurs ouvrages

constituent une littérature, à l'image de l'impressionnant *Voyage en Égypte et en Syrie* de Volney (1787). La connaissance de l'arabe progresse, en particulier avec Sylvestre de Sacy (1758-1838), auteur d'une grammaire de l'arabe qui fait référence dans toute l'Europe (et en particulier chez les grands orientalistes allemands), et qui traduit des textes de la littérature arabe, comme la fable *Kalila wa Dimna*.

La connaissance de l'Orient fascine, comme le souligne la création de la Société asiatique et du *Journal asiatique* (1821), selon un modèle qui se répand dans toute l'Europe. La culture occidentale est alors marquée par l'emprunte orientaliste, même si c'est à travers des approximations, à l'instar de Renan (en particulier ses idées sur les peuples sémitiques n'ayant pas de mythologies, sur le fait que le désert fait le lit du monothéisme...) ou de Gobineau (le conteur des *Nouvelles asiatiques*). L'orientalisme n'est pas seulement un regard à sens unique car il a aussi des conséquences sur les sociétés moyen-orientales, qui opèrent une réflexion sur elles-mêmes, à partir du moment où les contacts deviennent plus serrés aux XVIII^e (expédition d'Égypte de Bonaparte en 1798) et XIX^e siècles (arrivée d'étudiants en Occident qui seront des agents modernisateurs à leur retour, présence d'Occidentaux comme vecteurs de modernisation dans l'Empire ottoman). L'historien B. Lewis, dans ses travaux à portée contemporaine (et assez controversés), fait du choc de la modernité occidentale une clé de compréhension de la « crise de l'islam » et des sociétés contemporaines du Moyen-Orient.

Une critique féroce de l'orientalisme a été formulée par le livre d'E. Saïd (1935-2003) – professeur de littérature d'origine palestinienne à Columbia University – *Orientalism*, publié en 1978. Passant en revue les représentations de l'Orient et les « idées reçues » (en français

dans le texte, p. 326), il y dénonce les fantasmes de l'Occident sur l'Orient, l'orientalisme étant un discours académique déployant des significations imaginaires à partir d'une dichotomie créée entre un Occident et un Orient (de Marx à Renan en passant par lord Cromer ou H. Gibb). Il analyse aussi l'orientalisme comme un dispositif de pouvoir visant à perpétuer des relations de domination, à restructurer et à construire une autorité sur l'Orient. Le débat très passionné autour des travaux d'E. Saïd a servi à désessentialiser la notion d'Orient. Parallèlement, l'évolution des sociétés du Moyen-Orient et de leurs élites a créé une profonde crise d'identité du discours orientaliste.

Les transformations des années soixante-dix et le retour de l'islam politique amènent à interroger à nouveau cette région en termes de spécificité, certains analystes penchant vers les essentialismes culturalistes, d'autres montrant comment, avec des outils empruntés aux données universelles, des acteurs moyen-orientaux réutilisent des fragments de spécificités pour élaborer de nouveaux types d'organisation sociale. Un débat intense se poursuit sur le rapport entre l'Orient et la modernité (occidentale), qui peut se traduire en termes d'imitation (emprunts de techniques militaires et administratives, mouvements de libération « nationale », développementalisme) comme de confrontation autour de spécificités, l'histoire complexe et ambiguë des passages entre Orient et Occident étant simplifiée dans des argumentaires très politiques. Les images qui circulent à propos du Moyen-Orient ne se comprennent que dans un dialogue historique avec l'Occident, depuis l'apparition du terme, produit d'un regard européen, jusqu'à la volonté de relèvement (*nahda*), de surrection (*baas*) ou de retour à l'antécédent (*salafyya*) d'un Orient désireux de se prendre en main.